

Titre

Un type entre dans le bureaux. « Bonjour, j'ai le ticket numéro 66. » Plat est le sol du bureau blanc sont ses murs, banale son histoire. « Bonjour, je viens prendre un dossier ». Sur la pendule, il est 15 heures. Simplement un dossier. Des feuilles, un dossier, deux personnes, des numéros. Rien de plus. Bonjour. Un bon jour qui était simple. Le type souriait, plutôt content.

Il tomba sans raison en se cognant au plat du sol. Un trou apparut et sous ses pieds il n'y a alors plus rien. Oublié le dossier. Le type disparu, plus qu'un trou et un caribou. Plutôt fier le caribou, noir et obscure le trou.

C'est alors que le lecteur s'engouffre à son tour. Cheminant le long du texte, il cherche à y comprendre quelque chose. Se voulant omniscient à vouloir tout savoir, le voilà bien démuni. Le curieux erre à présent sous un pont de narration en ruine, il y rencontre l'effluve d'un scénario inachevé. Peut être que la nouvelle héroïne espère encore s'accrocher à la structure d'une phrase ou toucher à la substance de ses mots ?

Sans nul doute déçu, il n'a plus qu'à ignorer ce texte qui n'est qu'un reflet du manque d'idées cohérentes de son auteur. Le problème est que s'en débarrasser serait trop simple. Le lecteur dépité se fait maintenant, malgré lui aventurier du néant imaginaire d'un autre. Sans commencement, sans personnages, ni d'éléments perturbateurs pas plus que de fin, cela ne le dérange au final plus vraiment. La lectrice est prise d'un essentiel besoin de créer elle-même du sens à ce qui se passe.

Ainsi saute elle avec plaisir dans cet absurde sans but. Elle s'attendait à pouvoir puiser ici ou là des éléments de logique permettant de mieux appréhender le monde, au lieu de ça, l'auteur n'a écrit qu'un peu de hasard et la laisse évoluer seule.

Heureusement, le caribou n'avait pas vraiment disparu, il repasse par là, marche à l'envers, s'use les pattes sur les sols rocaillieux, taquin, il semble connaître sa direction. Il renâcle et braille comme autant d'hymnes à sa présence. Il grogne, existe et rumine tristement en se demandant ce qu'il fait dans ce texte. Au fond, ça roule pour lui, il n'a pas besoin de précisions pour appréhender l'univers, il l'est, le ressent et s'il s'en lasse et que ce monde lui déplaît, il en change tout bonnement. Il ne connaît donc pas la peur de sa fin. Se crée avec lui la béatitude aussi appelée vie. Le caribou sait qu'à tout moment il change de forme, d'environnement, d'espace, de temps, de contrainte et du reste. Ce passage sous-entend que les vies n'ont au final pas plus d'explications que de légitimités, et le lecteur est soupçonné de ressentir un vertige à ce moment du texte. Voilà que Caribou rit tranquillement, se dandine et joue même un peu de flûte pour détendre les oreilles de l'aventurière désemparée.

Caribou se dérobe maintenant sous le tapis du texte, il a à présent vingt pattes, son pelage semble se dissiper à chaque ligne, il est autre chose qui ne dépend plus de lui. Il était plutôt entier et imaginable, mais se perd dans un forêt de bruits, de sens et d'images. La dernière fois qu'on l'a vu, il franchit sereinement la barrière de la représentation. Une sorte de cloture posée par là sans raison. Puis il repartit en dehors de cette page, sans vraiment y laisser de traces. A peine une présence dans la persistance rétinienne de l'arpenteur aventurière.

Ainsi se crée la mémoire. Le conquérant de cette suite de mots tente maintenant de se souvenir de Caribou, de ribo, de bo, de ... qui déjà ? Et voilà qu'aussitôt, la phrase suivante ouvre la mémoire à l'absence. C'est une fenêtre grande ouverte qui laisse s'échapper la substance des choses. La mémoire est entièrement emplie de fantômes s'évaporants au-delà de la boîte du mémorable. L'arpenteuse est invitée à en sortir aussi au plus vite ! Trop froid ici. Tout autour, il y'a des terres d'indifférences, qui elles, ne créent rien, mais elles sont vastes et permettent au conquérant de se

dégourdir les jambes paisiblement.

L'auteur lui même s'est un peu égaré, il regarde curieusement le chemin parcouru et se demande ce qu'il va se créer maintenant. Le temps passe et il frôle l'abandon de peu. Autant se reposer quelque part, reprendre de la force sur la berge de sable doux du lac de bière.

Les yeux vides, l'arpenteur ne lit plus rien, ne pense plus rien. Il se met en apesenteur et se fait attraper par l'ennuie. Une sorte de grosse bête sans humour qui se nourrie d'histoires. Il y'en a beaucoup par ici. Il s'élançe alors sauvagement sur un chemin de fuite, vite ! il faut quelque chose de palpable, ou chercher, ou trouver ?! Ces chemins vont dans toutes les directions, s'entrelace, passent des torrent de flux brillant, certains sentiers vont vers le haut. Assez de tout ça, il faut avancer, ne plus se faire rattrapper par ces monstres rigides, fuir l'absence et les mots. Les sentiers montent et grimpent, voilà qu'ils tourbillonnent, l'aventurière est prise d'euphorie et de couleurs. Passe un panneau qui semble avoir été posé par d'autres grimpeurs ; « laissez l'humain derrière vous ».

Enfin,elle atteint l'avenir sur un sommet et s'arrête. Tout autour, à perte de vue, s'étend la clarté de la nuit. C'est une marée de sombres nuages de néant aléatoire et d'émanations d'improbables. Le seul endroit du texte où elle peut finalement ressentir les choses. Le lieu est orné de fontaines charmantes d'où prennent source les vents de l'éveil. Jaillie la beauté de son eau poétique informe. La lectrice et le lecteur ne deviennent plus que chose sensuelle. Une espèce d'onde sensitive sans matière. C'est dire que ce pic est quand même bien plus agréable qu'être affalé sur un des canapés de principes.

Au loin, un feu d'artifice de caribous apaise le regard de la sensitive. Naît la supercherie et la distraction. L'apaisement et le plaisir de ce paragraphe appellent à la volonté de s'y rendre à nouveau.

Ailleurs, une porte s'ouvre soudain, puis une autre à côté, et encore deux autres sur un plateau plus haut. Toujours convaincu qu'un événement va arriver par ici, l'onde sensitive s'y précipite et tombe de plateau en plateau, il y'en a des milliards, elle ne comprend plus rien. Quel sens prendre ? A travers le tapis grouillent des lettres, on les perçoit mal. Elle s'envolent sans cérémonie et se dispersent dans les vents de l'apeiron. Surgit du n'importe quoi, une vaste vérité, terrible par sa grandeur, brûle à blanc ce moment, laissant les secondes incandescentes, annihilant l'intelligence, soufflant les repères, ce qu'il reste d'identité et de paysages.

Naît ensuite la peur, faite de recul et d'illusions, elle gagne souvent ses duels. L'auteur ne sait pas vraiment d'où elle vient, il n'en connaît que la maladie. Croyant être en danger, l'adversaire de la peur est irrémédiablement attiré dans une sorte d'entonnoir qui se referme au bout, dans une cabane de repli. Il lui pousse des pustules de barreaux sous les yeux et tout lui devient subitement plus clair, jusqu'à éblouissement de l'esprit. L'onde redevient arpenteur privé des vents de l'éveil puis se rétracte dans les définitions répulsives de magie, elle redevient lectrice. Il n'a plus qu'à retourner au lieu dit « les parpaings ». Sans cesse agressé par des briques de savoir taillés au marteau rabacheur.

D'avoir perdu l'essentiel, naît la fatigue. L'arpenteuse doit à présent sentir la fin de ce monde. On rembale, fin du texte, fin de la vie. Comme on dit en français ; Au revoir.